



# Quel sujet pour la géographie? Faire tenir ensemble le texte et le terrain

Yann Calberac

► **To cite this version:**

Yann Calberac. Quel sujet pour la géographie? Faire tenir ensemble le texte et le terrain. Spatialités et modernités: lieux, milieux et territoires, Oct 2011, Pau, France. halshs-00632828

**HAL Id: halshs-00632828**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00632828>**

Submitted on 18 Oct 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Quel sujet pour la géographie ? Faire tenir ensemble le texte et le terrain**  
**Proposition pour la table ronde « Du terrain à l'écriture : le sujet géographe »**  
**Colloque *Spatialités et modernité : lieux, milieux et territoires* (Pau, 10/2011)**

Yann Calbérac  
Université Paris-Sorbonne (IUFM de Paris)  
UMR 8185 ENeC  
Courriel : [yann.calberac@wanadoo.fr](mailto:yann.calberac@wanadoo.fr)  
Page web : <http://www.calberac.org>

« Comment le chercheur trouve ? » (Corboz, 1990 : 103). Une telle question est désormais centrale pour quiconque souhaite étudier les sciences, mais son apparente naïveté ne doit pas faire oublier à quel point son émergence constitue un tournant dans les représentations que les chercheurs se font de leurs propres activités. En effet, la science positive a marqué un partage strict entre l'objet et le sujet et a érigé la méthode en règle de vie : à la trinité observation, hypothèse, vérification se sont ajoutées les deux natures du raisonnement, l'induction et la déduction. La méthode ne fait alors l'objet d'aucune réflexion et demeure largement un impensé : si les protocoles expérimentaux sont largement décrits, ils ne sont pas questionnés. Pire : le chercheur n'a aucune autonomie dans la recherche qu'il mène et, en tant que sujet, il est ramené au rang de simple opérateur. Dans le laboratoire, c'est le *vrai* qui parle, pas le chercheur. Cette disparition du sujet trouvera son apogée dans l'épopée structuraliste qui apparaît, dans cette perspective, comme le prolongement ultime du positivisme (Dosse, 1991 et 1992).

Le déclin du structuralisme et le tournant pragmatique qui s'ensuit (Dosse, 1995) marquent le retour en grâce du sujet (désormais considéré comme un acteur à part entière) et de sa propre subjectivité (Cusset, 2003). C'est sur ce terreau fécond que les *science studies* se développent et se structurent (Dubois, 1999 ; Latour, 2010 ; Pestre, 2006). Alors que la science positive ignorait le chercheur au profit des savoirs positifs qu'il révélait, les approches réalistes contemporaines considèrent les savoirs scientifiques comme des construits sociaux et cherchent donc à décrire au plus près les pratiques effectives des chercheurs sans se fier à ce qu'ils disent de leurs propres méthodes et démarches : c'est une application directe du principe de symétrie (Latour, 2009). A la normativité du discours méthodologique, ces nouvelles approches préfèrent la description des pratiques observables : la méthode – auparavant considérée comme la condition de possibilité de la vérité – est désormais interrogée sous l'angle des écarts qui surviennent entre l'intentionnalité du protocole et les pratiques effectives des chercheurs qui relèvent bien souvent du bricolage, chemins de traverse et autres arts de faire (De Certeau, 1990). Entre l'objet et le sujet se déploie un entre-deux, un champ à explorer. C'est cet espace intermédiaire entre le sujet et l'objet que cette contribution entend parcourir : récusant elle aussi l'opposition sujet – objet (et par conséquent nature – culture) constitutive de la modernité (Latour, 1997), cette proposition entend au contraire mettre en lumière l'impossible séparation des savoirs et de ceux qui les construisent. Alors que la posture positiviste impliquait l'objectivité, la posture post-positiviste met l'accent sur la nécessaire réflexivité. Cet entre-deux s'hypostasie sous deux dimensions qui le rendent appréhendable à l'analyse : le texte et le terrain. Avant de chercher à les articuler, encore faut-il chercher à délester ces deux instances des préjugés dont elles ont été largement lestés.

A rebours de l'impensé tenace qui a fait du terrain l'ordre dominant du discours d'une discipline qui, dans l'horizon régional vidalien, a confondu l'objet et la méthode, le *terrain* a récemment été l'objet d'interrogations renouvelées qui ont mis en avant la part d'imaginaire

disciplinaire qu'il véhicule (Calbérac, 2010). La polysémie du *terrain* (entendu à la fois comme une méthode, un objet ou le cadre de l'enquête) est désormais soulignée (Volvey, 2003) et plus que la légitimation sans cesse répétée tout au long du « grand XX<sup>e</sup> siècle de géographie française (Robic, 2006) de cette pratique canonique, le terrain s'apparente désormais à un carré constitué par des *espaces* (les terrains), des *acteurs* (des géographes de terrain et l'ensemble de la communauté à laquelle ils appartiennent), des *pratiques* (les gestes du terrain) et des *savoirs* (Calbérac, 2010). Ce carré – qu'il faut élucider – fait donc du terrain un *objet scientifique total* inspiré de l'objet social total de Mauss que Claude Lévi-Strauss définit comme le « moment privilégié où une société se donne à voir tout entière en mettant en branle l'intégralité de ses institutions et de ses représentations » (Lévi-Strauss, 1950). Le terrain constitue donc une entrée certes limitée, mais opératoire pour appréhender l'intégralité de l'institution, à savoir les savoirs positifs, les chercheurs qui les élaborent, les méthodes qu'ils utilisent, les institutions qui les emploient et la demande sociale dont ils bénéficient. Il ne s'agit plus de dissocier le savoir du contexte qui le produit.

C'est à la lumière de ce nouvel observatoire que l'on peut repenser l'entre-deux que l'on cherche à saisir : dès lors, le terrain – comme pour les autres sciences sociales qui l'ont en partage – désigne la méthode qui consiste à collecter des données *in situ*. Faire du terrain une méthode – et seulement une méthode – oblige donc à repenser la définition, le rôle et la fonction de cette instance dans une discipline qui, si elle a toujours valorisé le terrain – Kayser, reprenant à son compte une formule tirée du *Petit livre rouge* de Mao, ne répétait-il pas à l'envi que « Sans enquête, pas de droit à la parole » (Kayser, 1978) ? – n'a jamais été encline à questionner plus avant cette méthode. Ainsi, alors que son importance est constamment rappelée par les géographes, cette méthode n'est-elle quasiment jamais décrite et explicitée dans les éditions successives du *Guide de l'étudiant en géographie* (Cholley, 1942 ; Meynier, 1971). Plutôt que de dans les multiples échos de l'imaginaire scientifique (Soubeyran, 1997) qui fait du terrain l'ordre du discours de la discipline (Calbérac, 2010), la spécificité de cette méthode doit être appréhendée dans la matérialité même des pratiques, ce que permettent les approches réalistes inspirées de la sociologie des sciences (Latour et Woolgar, 1979). Fondée sur l'observation et la description fine des pratiques scientifiques et appliquées à la géographie (Calbérac, 2010), la sociologie des sciences fait des savoirs géographiques des construits sociaux à part entière : les faits scientifiques ne peuvent être dissociés de leur contexte de production. Pour rendre intelligible les faits, il faut donc prendre en compte le contexte : l'entre-deux a pleinement sa place dans l'étude de la production des connaissances.

Etudier le terrain à la manière des sociologues des sciences conduit à changer le regard des géographes sur cette instance : plus qu'un objet ou un espace, le terrain est une méthode qui consiste non seulement à collecter des données (*in situ* ou *ex situ*) mais surtout à leur donner une cohérence dans le cadre d'une démarche scientifique. Le terrain s'apparente dès lors à un acteur-réseau (Akrich *et al.*, 2006 ; Latour, 1997 et 2006), c'est-à-dire à un assemblage qui fait tenir ensemble des données diverses sous des formes variées afin de produire des faits scientifiques (Calbérac, 2011b). Ainsi le terrain s'apparente-t-il donc à un texte (Calbérac, 2011a), ce qui oblige en retour à questionner le statut du texte qui, dans la mesure où il permet de fondre en un texte cohérent des sources diverses qui relèvent de l'interaction, de l'énonciation ou de la performance (Fabre, 1992), est le symétrique du terrain : l'un et l'autre permettent de *faire tenir ensemble*. La nouvelle définition proposée du terrain conduit donc à interroger la spécificité du texte scientifique.

L'étude des textes a longtemps souffert d'une approche sectorielle ; l'objet disparaissait sous ses fonctions. Depuis la *Poétique* d'Aristote, le texte littéraire a toujours fait l'objet d'analyses et de discussions théoriques : leur construction, leur genèse, leur signification et leurs fonctions sociales ont ainsi été continuellement questionnées. Cet acharnement conceptuel n'épuise en rien les textes qui continuent de garder leur signification intacte et toujours renouvelée (Barthes, 1975). Rien de tel pour les textes scientifiques : dans un horizon positiviste, leur étude reste longtemps l'apanage des seuls épistémologues ou des historiens des sciences. Leur intérêt se limite presque exclusivement à leurs contenus

cognitifs, au détriment de leurs forme. Pour les héritiers de Comte, le texte scientifique est en effet transparent aux réalités qu'il décrit et explique, et les scientifiques sont peu enclins à étudier leur propre production discursive. Il faut attendre les travaux pionniers de Foucault et la mise en procès de la représentation des choses par les mots (Foucault, 1966, 1969 et 1971) pour que l'organisation du discours – et donc la forme même des textes qui le véhiculent – soit questionnée. Il faut attendre le tournant cognitif pour que le texte scientifique fasse l'objet d'une déconstruction (Berthelot, 2003) : cette attention portée au texte s'inscrit dans un contexte plus large de réflexions sur la fabrique des sciences et leurs artéfacts dont le texte est partie prenante (Latour et Woolgar, 1979). Il est mis fin au règne du positivisme : l'accent porte désormais sur les enjeux de la dimension textuelle des savoirs. On transpose alors dans le domaine du texte scientifique les outils habituellement déployés pour l'étude de la littérature (par exemple Greimas *et al.*, 1979). Les textes géographiques n'échappent pas à ce mouvement ; à la suite des travaux pionniers de Vincent Berdoulay (Berdoulay, 1988), de nombreux autres approches ont été développées pour cerner leur structure et leur fonctionnement : des approches générique (Bourgeat, 2007 ; Laplace-Treytore, 1998), stylistique (Orain, 2003) ou encore sémiologique (Thémines, 2008) ont permis de renouveler les lectures contemporaines du *corpus* disciplinaire.

On applique désormais aux textes scientifiques les questionnements qui sont mis en œuvre sur les textes littéraires. La problématique esthétique du rapport au réel (et notamment l'opposition entre la *mimesis* et la *poesis*) est ainsi appliquée à l'écrit scientifique : comment peut-il dire la réalité ? A travers cette question qui met en crise la coïncidence du texte et de la réalité, c'est tout le dispositif scientifique et sa prétention à rendre compte du monde qui est interrogé. Les scientifiques conçoivent le réel de deux manières distinctes : l'approche selon laquelle la réalité est un donné qui préexiste et que le scientifique doit décrire et expliquer, et une autre selon laquelle le réel est construit par le regard que l'on porte sur lui. La première – directement issue du positivisme – équivaut à donner une fonction mimétique à la science (elle se contente de décrire la réalité), alors que la deuxième – actuellement nourrie par les avancées épistémologiques du constructivisme et par l'essor du post-modernisme – renvoie davantage à une fonction poétique qui ne serait alors plus le monopole des seuls arts : le réel est produit par le regard que l'on pose sur lui. Si l'approche mimétique a décliné tout au long du XX<sup>e</sup> siècle et surtout dans le tournant des années 1960-1980, il ne faut pas négliger son importance à l'époque classique : l'entreprise de refondation de la géographie mise en œuvre par Vidal de La Blache s'inscrit en effet dans le contexte de la fixation du paysage disciplinaire hérité du positivisme scientifique du XIX<sup>e</sup> siècle (Calbérac, 2007). Pour les géographes, « le terrain devient synonyme de contact direct avec la réalité » rappelle Yves Lacoste dans son dictionnaire (Lacoste, 2003 : 378).

Interroger la capacité du texte géographique à rendre compte du réel revient donc à questionner l'articulation entre le texte et le terrain (entendu ici comme la réalité médiatisée) ; plus que la prétention de la science à pouvoir rendre intelligible la réalité, c'est la capacité du texte à produire un réel qui puisse prendre en charge cette intelligibilité qui est au cœur du questionnement. Celui-ci dépasse donc désormais les seuls enjeux esthétiques soulevés par l'étude des textes pour interroger le discours géographique et son aptitude à construire une vision organisée et cohérente du monde. Il faut donc déplacer l'analyse, et passer de l'étude de la *mimesis* à l'œuvre dans le discours géographique à une *poesis*, au sens où Jacques Rancière définit la « poétique du savoir » :

« [C'] est l'étude de l'ensemble des procédures littéraires par lesquelles un discours se soustrait à la littérature, se donne un statut de science et le signifie. La poétique du savoir s'intéresse aux règles selon lesquelles un savoir s'écrit et se lit, se constitue comme un genre de discours spécifique. Elle cherche à définir le mode de vérité auquel il se voue, non à lui donner des normes, à valider ou invalider sa prétention scientifique. » (Rancière, 1992 : 21)

Il faut donc étudier conjointement la fabrique du discours géographique dont la formulation et l'élaboration, selon Jacques Rancière, sont les principaux critères de scientificité, ainsi que la capacité de ce même discours à restituer un réel rendu intelligible par la seule puissance de l'analyse scientifique. On retrouve alors intriquées deux démarches d'étude des textes scientifiques qui sont habituellement antithétiques, dans la mesure où l'une procède du terrain et l'autre du texte. La première est une approche centrée sur l'écriture (c'est-à-dire « le travail sémantique et sémiotique de construction textuelle ») alors que la seconde est fondée sur le *texte* (Berthelot, 2003).

Cela ouvre la voie à de multiples manières d'interroger le texte scientifique. L'approche réaliste de Bruno Latour par exemple met l'accent sur le *continuum* à l'œuvre entre le terrain et le texte (Latour, 2007) alors que l'approche textualiste et hyper-constructiviste de Clifford Geertz revalorise la dimension auctoriale du scientifique, c'est-à-dire sa capacité, par son langage même, à (re)créer le terrain qu'il a étudié, à y attester sa présence et à garantir la scientificité des savoirs formulés (Geertz, 1996). La première approche invite à une critique génétique des textes scientifiques alors que la seconde met en avant leur dimension poétique. La première permet de saisir la transformation d'une observation à sa stabilisation en fait scientifique et, dans le même temps, à interroger comment cette stabilisation est prise en charge par le texte scientifique alors que la seconde tient de l'exégèse : elle permet d'évaluer la poétique du savoir mise en œuvre, et donc d'interroger la réception du texte et les conditions de son efficacité (Berthelot, 2003). L'enjeu théorique est donc d'appliquer au texte géographique ces questionnements qui dépassent l'esthétique pour envisager conjointement sa production et sa réception.

Le texte, tout comme la poétique du savoir mise en œuvre, opère donc par *substitution* : à une réalité confuse, illisible, le travail du chercheur vise à substituer une vision organisée, hiérarchisée, directement intelligible (Affergan, 2003). Sur un *chaos* illisible, le chercheur bâtit un *cosmos* dans lequel chaque élément fait sens. Cette construction s'opère selon un double mouvement ; d'une part une *cosmétique*, c'est-à-dire la mise en ordre des éléments épars prélevés dans le *chaos*, et d'autre part une *cosmogonie*, c'est-à-dire à la création d'un monde proprement dite. C'est dans et par le texte que s'opère ce double mouvement, comme le rappelle Francis Affergan :

« Ce qui revient à accepter l'idée épistémologique, simultanée à celle, ontologique, de données, de traces (archives, entretiens, hors-texte, carnets de route, carnets de voyage, souvenirs, journal de bord...) sans lesquelles aucun texte ne pourrait jamais restituer des objets de terrain, objets qu'il est destiné à rendre à la fois lisibles, intelligibles, sémantiquement recevable et constitutifs d'une perspective scientifique. » (Affergan, 2003 : 107)

Le texte permet d'attester la « présence de l'expérience », qui scelle sa réception dans l'horizon de la persuasion et de la conviction : cette présence sur le terrain attestent la véracité des observations faites tout en légitimant les analyses qui en découlent. Ces stratégies rhétoriques définissent un contrat de lecture qui n'est pas sans rappeler le genre autobiographique (Lejeune, 1975). Pour envisager la place et les fonctions du terrain dans la poétique du savoir géographique, nous allons parcourir nos *corpus* en interrogeant les processus textuels mis en œuvre depuis la collecte sur le terrain, jusqu'aux productions finales, en passant par les phases intermédiaires de transformation et de traitement des données. Dans ces conditions, le texte constitue à sa manière un acteur-réseau : il se donne comme un assemblage d'éléments variés dont la seule cohérence réside justement dans leur mise en texte, qui, ce faisant, produit autre chose qu'un simple assemblage.

## Bibliographie

- AFFERGAN, F. (2003). « La fabrique du texte ethnologique : stratégies et modèles » in BERTHELOT, J.-M. (dir.). *Figures du texte scientifique*. Paris : PUF. 312 p. p. 107 à 141.
- AKRICH, M., CALLON, M. ET LATOUR, B. (2006). *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*. Paris : Presses de l'Ecole des Mines. 303 p.
- BARTHES, R. (1975). « Texte (Théorie du) ». in *Encyclopedia Universalis*. Paris : Encyclopedia Universalis.
- BERDOULAY, V. (1988). *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Paris : Editions du CNRS. 106 p.
- BERTHELOT, J.-M. (dir.) (2003). *Figures du texte scientifique*. Paris : PUF. 312 p.
- BOURGEAT, S. (2007). *La thèse d'Etat de géographie (1960-1984). La diffusion de l'innovation au risque des contraintes disciplinaires*. Thèse dirigée par Olivier Soubeyran. Université Joseph Fourier Grenoble 1. 422 p.
- CALBERAC, Y. (2007). « Terrain d'affrontement : la relecture d'une controverse disciplinaire » in HUGONIE, G. (dir.). « Le terrain pour les géographes, hier et aujourd'hui ». *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-4. p. 429 à 436.
- CALBERAC, Y. (2010). *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX<sup>e</sup> siècle*. Thèse de doctorat en géographie sous la direction d'Isabelle Lefort. Université Lumière Lyon 2. 392 p. et 400 p. La thèse est complétée par un film : *Ce qui fait terrain. Fragments de recherches*. 52 min. Le volume principal de la thèse est en ligne : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00551481/>
- CALBERAC Y. (2011a). « Why should geographers lost in the field read Roland Barthes ? ». *ACME, an international e-journal for critical geography*. Vol. 10-1. pp. 95-106. En ligne : <http://www.acme-journal.org/vol10/Calberac2011.pdf>
- CALBERAC Y. (2011b). « Le terrain des géographes est-il un terrain géographique ? Le terrain d'un épistémologue ». *Carnets de géographes*. n°2. En ligne : [http://carnetsdegeographes.org/carnets\\_terrain/terrain\\_02\\_01\\_Calberac.php](http://carnetsdegeographes.org/carnets_terrain/terrain_02_01_Calberac.php)
- CHOLLEY, A. (1942). *Guide de l'étudiant en géographie*. Paris : PUF. 232 p.
- CORBOZ, A. (1990). « Dans l'entre-deux » in BENNETT, T. J. A. ET EWART, R. W. (dir.). *Le sens : cultural meaning. Hommage à Raymond Tschumi*. Lausanne : L'Age d'homme. 173 p. p. 95 à 104.
- CUSSET, F. (2003). *French theory. Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*. Paris : La Découverte. 367 p.
- DE CERTEAU, M. (1990). *L'invention du quotidien 1. Arts de faire*. Paris : Gallimard. 349 p.
- DOSSE, F. (1991). *Histoire du structuralisme. Tome 1 : le champ du signe (1945-1966)*. Paris : La Découverte. 488 p.
- DOSSE, F. (1992). *Histoire du structuralisme. Tome 2 : le chant du cygne (1967 à nos jours)*. Paris : La Découverte. 587 p.
- DOSSE, F. (1995). *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*. Paris : La Découverte. 432 p.
- DUBOIS, M. (1999). *Introduction à la sociologie des sciences et des connaissances scientifiques*. Paris : PUF. 321 p.
- FABRE, D. (1992). « L'ethnologue et ses sources » in ALTHABE, G., FABRE, D. ET LENCLUD, G. (dir.). *Vers une ethnologie du présent*. Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme. 259 p. p. 39 à 55.
- FOUCAULT, M. (1966). *Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines*. Paris : Gallimard. 400 p.
- FOUCAULT, M. (1969). « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». *Bulletin de la Société française de philosophie*. n°63-3. p. 73 à 104.
- FOUCAULT, M. (1969). *L'archéologie du savoir*. Paris : Gallimard. 286 p.
- FOUCAULT, M. (1971). *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*. Paris : Gallimard. 82 p.

- GEERTZ, C. (1996). *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur*. Paris : Métailié. 152 p.
- GREIMAS, A. J., LANDOWSKI, E. ET ALEXANDRESCU, S. (1979). *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*. Paris : Hachette Université. 254 p.
- KAYSER, B. (1978). « Sans enquête, pas de droit à la parole ! ». *Hérodote. L'enquête et le terrain* 2. n°1978-1. p. 6 à 18.
- LACOSTE, Y. (2003). *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de la géographie*. Paris : Armand Colin. 413 p.
- LAPLACE-TREYTURE, D. (1998). *Le genre régional. Ecriture et transmission du savoir géographique*. Thèse dirigée par Vincent Berdoulay. Université de Pau et des Pays de l'Adour. 446 p.
- LATOUR, B. (1997). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris : La Découverte. 206 p.
- LATOUR, B. (2006). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : La Découverte. 400 p.
- LATOUR, B. (2007). « Sol amazonien et circulation de la référence » in *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris : La Découverte. 347 p. p. 33 à 82.
- LATOUR, B. (2009). *Sur le culte moderne des dieux faitiches* suivi de *Iconoclash*. Paris : La Découverte. 204 p.
- LATOUR, B. (2010). *Cogitamus. Six lettres sur les humanités scientifiques*. Paris : La Découverte. 246 p.
- LATOUR, B. ET WOOLGAR, S. (1996). *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*. Paris : La Découverte. 303 p.
- LEJEUNE, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris : Le Seuil. 357 p.
- LEVI-STRAUSS, C. (1950). « Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss » in MAUSS, M. (dir.). *Sociologie et anthropologie*. Paris : PUF. 482 p. p. ix à lii.
- MEYNIER, A. (1971). *La géographie. Guide de l'étudiant*. Paris : PUF. 159 p.
- ORAIN, O. (2003). *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX<sup>e</sup> siècle*. Thèse dirigée par Marie-Claire Robic. Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. 405 p.
- PESTRE, D. (2006). *Introduction aux Science Studies*. Paris : La Découverte. 128 p.
- RANCIERE, J. (1992). *Les mots de l'histoire. Essai de poétique du savoir*. Paris : Le Seuil. 218 p.
- ROBIC, M.-C. (dir.) (2006). *Couvrir le monde. Un grand XX<sup>e</sup> siècle de géographie française*. Paris : ADPF - Ministère des Affaires étrangères. 232 p.
- SOUBEYRAN, O. (1997). *Imaginaire, science et discipline*. Paris : L'Harmattan. 482 p.
- THEMINES, J.-F. (2008). « Technicité de la description en géographie ». *EspacesTemps.net*, <http://espacestems.net/document7053.html> (17.12.2008).
- VOLVEY, A. (2003). « Terrain » in LEVY, J. ET LUSSAULT, M. (dir.). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin. 1 033 p. p. 904 à 906.